

LE MIRACULÉ

J'ai survécu par miracle, j'ai avancé par volonté.



ENZO MARTINEAU

Enzo Martineau

Le Miraculé

« J'ai survécu par miracle, j'ai avancé par volonté. »

© Enzo Martineau, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1399-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1 : Introduction

À l'heure où j'écris ces lignes, ma simple existence défie toute logique. Si la science et la médecine disaient vrai, alors je ne devrais pas être là, en vie, en train d'écrire ces mots sur ce papier. Pourtant, contre toute attente, contre toute certitude gravée dans les manuels, je suis là, une bonne étoile auprès de moi.

Ce livre est mon témoignage, mon cri, ma preuve vivante que certaines limites n'existent pas.

Avant de vous plonger dans ce livre, il faut savoir que je ne me souviens pas de tout ce que j'ai traversé. Ce sont mes parents et mon entourage qui ont complété mes interrogations. J'avais envie de tout savoir dans les moindres détails...

Chapitre 2 : Moi

Nous sommes en 2021, je m'appelle Enzo Martineau, j'ai 18 ans. Mon père disait d'ailleurs souvent en rigolant : « 18 ans de conneries. »

Je vis dans la région des Pays de la Loire, avec mes parents et ma sœur. Je suis en alternance dans un petit garage, en BTS Négociation Digitalisation de la Relation Client, pour devenir commercial. J'adore le sport et je suis quelqu'un de très compétitif. Avec mon père, nous faisons régulièrement des randonnées en VTT à Saint-Jean-de-Monts, où nous avons un mobil-home. Nous faisons toujours le même parcours de 40 km, à une moyenne de 20 km/h. Parfois, nous courons, mais mon père a souvent mal à un genou. Quand l'occasion se présente, nous faisons du tennis.

Je suis aussi très proche de ma mère et de ma sœur.

Ma mère, très protectrice, veut que je lui envoie un message à chaque fois que je me déplace en scooter, afin de savoir où je me trouve. Cela la rassure, et d'ailleurs sachez que je n'ai presque jamais oublié ! Pour l'anecdote, quand j'oublie, au bout de 5 à 10 minutes, j'arrête tout ce que je fais pour envoyer ce fameux message : « *je suis arrivé* » ou « *je pars* ».

Ma sœur et moi, nous sommes très fusionnels. Nous jouons souvent ensemble dans le jardin, je fais le clown pour la faire rire. On fait du foot, on sort à vélo dans notre lotissement. Nous sommes vraiment très proches et nous nous sommes toujours bien entendus. Après tout, je suis son grand frère.

Avec mes potes, je joue au foot le week-end et je fais aussi du tennis de table depuis 8 ans. Je joue en Pré-régionale, compétition sur compétition, ce qui occupe quasiment tous mes week-ends, je suis à fond.

Au collège, je suis de nature timide : dès que les professeurs m'interrogent, je rougis. Mais au fil des années, je suis devenu de plus en plus bavard, en cours comme dans la vie de tous les jours. Ma mère me répète souvent à table : « *Enzo, mange au lieu de parler !* » J'acquiesce, mais au fond, je veux parler pendant tout le repas. Je raconte à mes parents mes journées, mais le problème c'est que je les détaille trop : cela peut parfois être très long.

À l'âge de 14 ans, mes parents m'ont offert un scooter. Il m'a beaucoup servi et m'a permis d'avoir une vraie liberté. Je sors tous les week-ends pour voir mes potes. Il m'a également été très utile pour aller en stage, par tous les temps.

L'accident

Le 5 novembre 2021, ce jour comme un autre, qui pourtant changera tout. Nous sommes vendredi, il est 17h30, c'est la fin de ma journée de travail. On boit un verre avec mon patron ainsi que le mécanicien pour clôturer la semaine.

Il est 18 heures quand je décide de partir, nous sommes en hiver, il fait sombre. Pressé de débiter le week-end, j'oublie d'envoyer un message à ma mère avant de prendre mon scooter. Chose qui n'est jamais arrivée.

Coïncidence ?

Sur le chemin du retour, un sanglier traverse la route. Je ne le vois pas et le percute brutalement. Mon scooter, débridé, roule à 70-80 km/h. Il dévie dans le fossé. Le choc avec le sanglier me projette au sol. Je suis sonné. Mon corps est lourd, ma tête bourdonne. Je suis allongé sur la route, dans le noir. Une voiture arrive dans le sens inverse de circulation, elle ne me voit pas, me roule dessus. Le choc fracasse mon coude droit et mon bassin. Puis plus rien. Des images, floues.

Des bruits étouffés. Mon corps est là, mais mon esprit décroche. Plus de réaction. Figé. Absent. Une voiture s'arrête. Un témoin. Il appelle les pompiers.

Le conducteur qui m'a percuté, lui, a continué sa route. Le temps passe sans que je le comprenne. Les secours arrivent rapidement : une dizaine de pompiers, le SMUR (Service Mobile d'Urgence et de Réanimation) et les gendarmes. Mes parents, inquiets de mon absence, ne sont pas encore informés de l'accident. Ma petite sœur vient de finir sa journée de collège. Nous sommes très fusionnels avec ma famille, ils sont profondément inquiets.

Les pompiers essaient de communiquer avec moi, mais c'est impossible. Mon cerveau est comme bloqué, j'ai eu un traumatisme crânien assez sévère, je n'arrive pas à parler, je n'ai pas de souvenirs. Les pompiers prennent alors les précautions maximales pour éviter de lourdes séquelles. Ils m'immobilisent pour ne pas aggraver mon état, à l'aide d'un matelas spécifique qui, une fois dégonflé, prend toutes les formes de mon corps.

Quelques minutes après l'arrivée des secours et des gendarmes sur le lieu de l'accident, un gendarme contacte ma mère pour lui annoncer que j'ai été victime d'un accident de la route, que mon état est critique et que je suis pour le moment pris en charge par l'équipe médicale. Il précise de ne pas venir sur les lieux pour

le moment, et qu'il rappellera ma maman pour l'informer de la suite. Il la rappelle 25 minutes plus tard, pour l'informer que je suis hélicopté à Nantes, car mon état est d'une urgence absolue.

Mes parents commencent à assimiler la gravité de l'accident, car je ne suis pas transféré dans l'hôpital qui est à 15 minutes de chez nous, mais au centre de Nantes.

L'hélicoptage

L'hélicoptère ne pouvant pas se poser sur le lieu de l'accident, je suis d'abord transporté à La Roche-sur-Yon en ambulance, puis hélicopté de La Roche à Nantes.

Je n'aurais jamais imaginé mon premier vol en hélicoptère dans ces circonstances... mais bon, ça y est, je peux cocher la case. Mon pronostic vital est engagé.

Mes parents sont arrivés à Nantes. Ils voient l'hélicoptère atterrir et comprennent immédiatement que c'est moi qui suis pris en charge. On se croirait dans un film, vous savez, comme dans « Une histoire, une urgence », mais c'est malheureusement bien la réalité...

À part mes parents, personne n'est informé de mon accident. Mes copains, sans réponse de ma part à leurs SMS, commencent à s'inquiéter. Ce n'est pas dans mes habitudes. Dans la soirée, Ouest-France publie un article sur l'accident trois heures après et n'y va pas de main morte : « *Une voiture lui roule dessus après un choc avec un sanglier, un scootériste gravement blessé [...] il est en état d'urgence absolue* ». Et c'est à cet instant, petit à petit, que tout le monde commence à faire le lien.

Plusieurs indices sont présents dans l'article :

le lieu de l'accident, une route que j'emprunte tous les jours, à la même heure, en scooter...

Mes parents et ma petite sœur sont eux dans la salle d'attente, n'attendant qu'une seule chose, me voir...

C'est seulement à 4 heures du matin qu'une infirmière entre enfin dans la salle d'attente. Elle regarde mes parents. Ma mère, les larmes aux yeux, l'interrompt avant même qu'elle ne prononce un mot :

— Dites-moi qu'il est vivant !

— Oui ! lui répond l’infirmière pour soulager sa détresse. Son état est stable, il est dans le coma.

L’infirmière les informe de mes nombreuses fractures, et les prépare aussi psychologiquement à me voir branché de tous les côtés pour éviter de trop les choquer.

Chapitre 3 : Réanimation

En réanimation, je suis branché de partout avec des fils reliés à ma poitrine. C'est ce qu'on appelle un scope.

Un scope est un moniteur affichant en continu les paramètres de surveillance sur un écran comme la tension, la fréquence cardiaque, la saturation en oxygène... Je suis aussi intubé : un tuyau entre dans ma bouche et va jusqu'à mes poumons, me permettant ainsi de respirer.

Au bloc opératoire, plusieurs dispositifs ont été mis en place.

Comme je souffre d'une hémorragie interne, des drains ont été posés afin de permettre l'évacuation du sang dans mon ventre.

J'ai également une sonde urinaire... Les médecins m'ont placé dans un coma artificiel pour pouvoir enchaîner toutes les interventions liées à l'accident.

J'ai été opéré en urgence du diaphragme. Je ne m'en souviens pas. Je le sais parce que j'ai revu la chirurgienne qui m'a opéré.

Je me souviens parfaitement de ce moment, elle m'a regardé droit dans les yeux et m'a dit : « *Tu sais, dans notre métier, on est toujours appelé "d'urgence". Mais cette fois-ci, c'était vraiment sérieux et on me l'a bien fait comprendre ! Tu es fort... tu avais un trou énorme au diaphragme.* »

À cet instant-là, je comprends que je suis réellement passé à deux doigts de ne plus être là.

Mes parents et ma sœur passent leurs journées à mes côtés. Les infirmières leur expliquent que mon cerveau entend tout, même si mon corps ne réagit pas. Progressivement, ils me parlent, me prennent la main, et mon rythme cardiaque s'accélère, faisant sonner les machines. « *C'est bon signe, il sent que vous êtes là pour lui, les rassurent les infirmières.* »

À cette période, le COVID 19 est toujours présent, les visites sont donc très strictes, surtout au niveau du service de réanimation car les patients sont plus fragiles.

Je suis resté dans le coma une semaine. Ce n'est peut-être rien pour vous, mais imaginez mes parents et ma sœur du matin au soir à l'hôpital, près de moi, sans vie, comme mort. Le temps leur a paru si long...

Le coma a permis aux chirurgiens de réaliser toutes les interventions nécessaires. Il m'a aussi permis de moins souffrir de mes nombreuses séquelles, car j'étais sous antalgiques.

Mes parents, quant à eux, enchaînent les arrêts de travail. Ma petite sœur ne va plus à l'école, mais sa copine de classe lui apporte tous ses devoirs. Et ma sœur rattrape les cours dans les salles d'attente d'hôpital. Tard le soir, dans ces mêmes salles d'attente, après avoir passé sa journée à mes côtés, elle travaille ses leçons.

Je n'ai aucun souvenir de ces jours passés en réanimation...

Lorsque les médecins décident de me sortir du coma, mes parents et ma sœur sont à mes côtés.

Ne sachant pas comment je vais me réveiller, les médecins ont conseillé à mes parents de ramener des photos de famille afin de se rendre compte de ce que mon cerveau va reconnaître.

Le réveil

Je me réveille tout doucement, aidé par les infirmières.

— Allez Enzo, on se réveille !

Je tourne la tête et mes yeux se posent sur mes parents et ma sœur, que je reconnais immédiatement.

— Désolé.

C'est le premier mot que je leur exprime.

La douleur et la réaction de mes parents sont des moments flous. Je n'ai pas de souvenirs.

Chaque jour, les infirmières me posent des questions pour évaluer mon état neurologique : qui est le Président, la date du jour, bouger la main droite ou la jambe gauche... Je suis sous forte dose de morphine, et parfois je réponds n'importe comment. La morphine peut rendre confus.

Ma mère me demande de compter : je réponds « 2, 11, 25, 90, 3, 66... » Le scope sonne car ma fréquence cardiaque augmente.